

A la Galerie Sanguine de Collioure : 20 ans de gravures d'Esmeraldo

Il y a une paire d'années, la galerie de la Pierre de Lune, à Canet-Plage, avec un assortiment de gravures (saisissantes) et d'« excitables » (qui nous laisseront de glace), nous offrait l'occasion d'approcher d'un peu près de l'art d'un des graphistes les plus marquants de notre temps. Nous voulons parler de Servulo Esmeraldo, un Brésilien que le bon vent d'ouest porta vers les rivages de France, en 1957.

Esmeraldo, dont la réputation mondiale, de biennale en biennale, s'est définitivement imposée, fait régulièrement escale en Roussillon, et c'est sans doute

à cette fidélité, riche en contacts amicaux, qu'on doit l'importante exposition de gravures que nous proposons actuellement (et pour quelques jours encore) la galerie « Sanguine » de Collioure. Importante en soi, pour le plaisir de l'œil, les émois du cœur et les succulences intellectuelles qu'elle procure globalement ; importante par cela aussi, d'ordre quasiment pédagogique, qu'elle offre en une centaine de planches petites et grandes, triées sur le volet, un panorama qu'on peut juger complet, de l'évolution d'Esmeraldo pendant vingt années.

Là ce sont les premières œuvres : des bois gravés datant des années 1950, et particulièrement

utiles à la compréhension de ce que fut et de ce que deviendrait le Brésilien. Dès cette époque, par delà le chant des blancs et des noirs, profonds, un peu gras, l'artiste parvient à surmonter la fatalité de l'aplât et la tentation du décoratif. Gageure quand on y songe bien, son inspiration le portant déjà vers des formes faussement élémentaires, vers un jeu graphique se déployant en « séries » finement modulées (ainsi ses « coupes » de coquillages ou de fruits de résineux) ou en rythmes à la fois très heurtés et très construits. Gageure car, surmonté le léger malaise, visuel et peut-être psychique, qu'engendrent ces bois dont on se demande si cette manière qu'ils ont de taper du poing sur la table ne dissimule pas quelques arrière-pensées rusées ou insolentes, voilà que palpité au cœur de ces compositions hautement indifférentes au relief, du moins en apparence, et malgré le détachement des lignes du bois, une sorte de sensualité sauvage, cruelle peut-être, d'instinct vital d'autant plus intense qu'il soit prendre le masque de la mathématique.

Tout cela ne va pas sans contradictions, mais Esmeraldo est trop fin dialecticien pour ne pas en faire l'une des données de son expression.

D'où le léger malaise dont nous parlons plus haut, et qu'est encore éprouvé face aux gravures sur cuivre caractéristiques de la période 1957 à 1968. Là, le Brésilien a affiné son langage, découvert en quelque sorte ce qu'on pourrait appeler le chromatisme graphique, mais la dialectique, là encore joue à plein ; et sous les morsures linéaires du burin, qui se pressent en familles plus ou moins serrées, selon des courbes adoucies, ou des crâneaux abrupts, tout autorise à retrouver le monde futeux, violent, et pourtant attendri, de la réalité la plus immédiate et la plus matérielle ; peut-être la plus charnelle.

Et puis voici la dernière époque, celle-là même qui fut si bien représentée à la Pierre de Lune, en 1971. On nous permettra de nous répéter.

On retrouvera avec plaisir cet univers monacal, économe, qui doit tout au cercle, à la droite, à une courte gamme de coloris, et à de légers reliefs. Face à ces formes racées, qui jouent ici l'aplât et plus loin se déploient dans la planche comme des variations lancinantes ou encore qui font mine de s'être repêchées sur elles-mêmes, on se surprend à penser qu'Esmeraldo s'exprime par symboles, mais aussi que, au delà de ses fleurs du sagesse géométriques, de ses pseudo-illusions au Yang et au Yang, il éprouve une véritable fascination pour la rigueur prophylactique, cruelle ou desséchante des articulations mécaniques.

Exemplairement achevées (les matrices dont d'ailleurs fraisées industriellement), ces gravures ne tendent que peu de perches à l'intelligence, à la sensibilité ou à l'imagination. Froides, exemplaires, tassées dans leur fausse transparence, énormément présentes malgré tout, peut-être dépositaires d'un secret vital et inaccessible, elles sont là, dans leur cadre, à vous regarder. Et il n'est pas sûr qu'elles vous trouvent à leur goût...

Et toujours ce damné malaise, qu'on ressentira sans doute à plein lors de la confrontation qui nous est proposée avec les sinusoïdes sérigraphiques de la « Suite catalane », avec les jeux optiques et les volumes trahement modulés de ses moulages en nélixias.

Et, certes, nous voilà loin de la période brésilienne, malade des apparences, et bien proches du signe exsangue, dérangé, défeuillé, que ne fait, très modestement, que nous renvoyer à nous-mêmes...

Au bout de tout cela, n'y a-t-il pas le blanc, le neutre et un terrible silence ?

Jean THIERY.